

DE L'INCESSANTE INQUIÈTUDE À LA QUÊTE DU BONHEUR

NATÁLIA ALVES
Universidade de Aveiro
natalia.alves@ua.pt

Résumé : Le voyage vers une destination lointaine et méconnue est une constante dans les œuvres dhôteliennes, comme si les personnages avaient obligatoirement un chemin à parcourir avant de découvrir le bonheur, dans un *ailleurs* qui, en fait, n'en est pas véritablement un. Nous constatons qu'il existe chez André Dhôtel l'intention de dévoiler le monde par le voyage, l'errance, la nature par les promenades. Outre le fait de vouloir quitter leur terre natale, il est commun que les personnages éprouvent une forte pulsion intérieure, qui les encourage à fuir leur quotidien. Nous nous proposons d'aborder la poétique dhôtélienne de l'errance dans les œuvres *La Maison du bout du Monde*, *L'Île aux oiseaux de fer* et *Un Adieu, mille adieux* où nous retrouvons ce besoin de partir à l'aventure en quête d'un idéal, d'un bonheur qui semble perdu.

Mots-clés : L'errance, l'ailleurs, Dhôtel, l'apprentissage, la quête identitaire.

Abstract : The journey towards a faraway and unknown destination is a constant in dhôtelian works as if characters had mandatorily a path to cover before finding bliss in an elsewhere, which in fact, is not one. We recognise that André Dhôtel has the intention to unveil the world by the travel, the wandering, and the nature by the walk. In addition to the wish to leave their native land, it is common that characters experience a strong inner pulse that encourages them to run away from their everyday life. We propose to approach the dhôtelian poetic of the wandering in the works *La Maison du bout du Monde*, *L'île aux oiseaux de fer* and *Un Adieu, mille adieux* where we find the need to leave in adventure in the quest of an ideal, a bliss that seems lost.

Keywords: Wandering, the elsewhere, Dhôtel, apprenticeship, identity quest.

À l'image des écrivains de voyage, qui privilégient le réel à la fiction, Dhôtel s'inspire souvent d'espaces réels pour tracer l'itinéraire des voyages de ses personnages ; mais poussé par l'imagination, il va rapidement transformer ces espaces réels en espaces rêvés et il va y faire intervenir un amalgame de faits, d'événements qui vont transformer l'univers diégétique et le rendre magique et mystérieux. Pour Philippe Blondeau : « le monde de Dhôtel est en effet un monde que l'on ne peut découvrir qu'en flânant, en errant, en s'arrêtant et certainement pas en allant droit au but » (Blondeau, 2003 : 40). Ce « promeneur campagnard » connaît bien les mystères de la nature et va les faire connaître à ses personnages ; il va les faire s'arrêter pour observer le paysage qui les entoure, mais ce tout en continuant leur poursuite incessante :

Si labyrinthiques que soient les itinéraires dhôteliens, il faut bien qu'ils conduisent quelque part, vers quoi les personnages semblent procéder par une succession de tentatives qui sont autant d'approches du lieu à la fois imaginaire et réel vers lequel tend toute l'organisation du roman. (Blondeau, 2003 : 254)

Les lieux sont fréquemment inaccessibles ou difficiles à franchir, les parcours sont souvent repris, répétés, avant que s'effectue véritablement le départ, comme si le héros était poussé par une force intérieure, par un profond désir de changement.

Les premiers voyages annoncent, dès lors, qu'il existe chez le personnage principal le besoin de partir en quête de soi, de réaliser une quête identitaire, puisque la vie, telle qu'il la mène, ne lui convient pas. Être de sensations et de sentiments, différent de par l'intérêt qu'il porte aux choses simples, il est insatisfait et donc un tourment incessant l'empêche de vivre à l'endroit où il se trouve et avec les gens qu'il fréquente. Muni d'une capacité d'introspection inapaisable, le héros dhôtelien prend en main sa vie en partant pour l'aventure, mais avant son véritable départ, des allées et venues paraissent vouloir fonctionner comme une étape de son apprentissage, puisque, grâce à elles, il atteint un degré de connaissances qui va l'aider à atteindre la maturité psychologique. Nous constatons, par ailleurs, que ces multiples départs font naître de nouveaux sentiments et que, par conséquent, le héros est prêt à côtoyer le mystère, à dompter son anxiété, à contempler les détails qui, en apparence, seraient sans importance et, enfin, à laisser que ses sensations se maintiennent en éveil.

Hubert Juin dit à ce propos que : « les romans de Dhôtel sont des romans d'initiation ou d'apprentissage (...). Mais l'initiation se développe ici à l'envers de ce qu'on pourrait attendre car il ne s'agit pas de conquérir la maîtrise du monde, mais d'en saisir les images » (*Apud* Blondeau, 2003 : 53). En effet, par le voyage, Dhôtel nous fait

découvrir un monde où réel et irréel se fondent, une nature au pouvoir envoutant, des personnages étranges.

À son tour, et au sujet de l'absolu et de l'errance de l'homme, Jacques Bril relève que :

(...) O homem busca (...) um equilíbrio interno, demanda um território longínquo, foge de uma flutuação climática; ele age sob o impulso de um qualquer desejo e tende para o desconhecido, oscilando entre um projecto e a sua realização, entre a partida e a chegada: "L'être humain est un migrateur. (...) Le voyage est d'abord, et bien qu'à son insu, en quête d'un savoir." (*Apud* Lamas, 1997 : 447)

Effectivement, chez les héros dhôteliens leur quête individuelle les conduit souvent au lieu de départ. Ils prennent conscience que ce qu'ils recherchaient désespérément ailleurs, à savoir le bonheur, se trouvait, en fait, dans leur quotidien et se trouvait, depuis toujours, auprès d'eux.

Daniel Poiron écrit à son tour que le héros, au cours de son voyage – à bien des égards initiatique – doit surmonter des obstacles et vaincre des étapes avant d'atteindre la vérité : « (...) A viagem torna-se a iniciação e a aprendizagem, a própria vida. A viagem representa metaforicamente a vida e, paralelamente, as suas etapas, os encontros, os erros da caminhada presentificam-na metonimicamente ». (*Apud* Lamas, 1997 : 448)

Par conséquent, nous essayerons, maintenant, de procéder à une analyse des différentes étapes, des diverses rencontres, des multiples obstacles auxquels le héros est soumis avant d'atteindre l'idéal, le bonheur, c'est-à-dire, le lieu d'où il était parti. Puisque cette quête initiatique est, avant tout, une quête identitaire, nous étudierons également les processus qui permettront au héros d'évoluer dans son apprentissage.

1 – La remise en cause de soi

Le héros dhôtelien s'aperçoit subitement qu'il n'est pas heureux dans le milieu dans lequel il vit et il décide donc de partir à la recherche d'un on ne sait quoi, à l'aventure, dans le but d'atteindre un idéal.

En fait, il entame une quête et, par conséquent, il doit subir des épreuves, surmonter des obstacles, rencontrer des personnages qui veulent l'empêcher de progresser et d'autres qui le font avancer. Avant même de se lancer dans la quête, un phénomène se produit qui vient, désormais, bouleverser la vie du héros. Il décide donc de partir, mais au hasard et, par conséquent, tout peut lui arriver. Contrairement au chevalier du Moyen Âge, qui partait à la recherche du Graal, le héros dhôtelien part à la

découverte du bonheur. Or, comme il s'agit d'une quête initiatique, « Les épreuves que doit vaincre [le] personnage (...) ont leur modèle dans les aventures du Héros mythique » (Eliade, 1957 : 35). En ce qui concerne la Quête du Graal, Tzvetan Todorov affirme que : « Ce récit raconte la quête de quelque chose ; or ceux qui cherchent ignorent sa nature. Ils sont obligés de chercher non ce que le mot désigne, mais ce qu'il signifie ; c'est une quête de sens (« la quête du Saint-Graal ne cessera pas avant que l'on ne sache la vérité. ») » (Todorov, 1971 : 146).

Effectivement les personnages dhôteliens sont eux aussi à la recherche d'un sens, mais pour leur vie, puisqu'ils sont instables et se sentent inadaptés à leur environnement social. Ils éprouvent donc un besoin incontrôlable de partir en voyage, à l'aventure, en quête d'un idéal, qui se situe dans un *ailleurs*.

Marc Eigeldinger réfléchit, lui, sur la question du héros moderne :

Au XIX^e siècle, [le héros mythique] est devenu "un symbole profondément humain", exprimant une vérité de nature poétique, il a subi une transmutation et un élargissement qui ont fait de lui la figure de la quête de l'idéal impossible, de telle sorte qu'il appartient à la même famille mythique que Dom Quichotte et Faust. (Eigeldinger, 1987 : 33)

Aussi Dhôtel ne pouvait-il que donner cet attribut à ces personnages : ils partent en quête dès qu'ils se sentent mal, sans savoir véritablement pourquoi, poussés par un sentiment inqualifiable, et ils ne reviennent chez eux que lorsque, finalement, ils comprennent que ce bonheur qu'ils jugeaient ailleurs n'a jamais cessé de se trouver auprès d'eux. Ainsi, les protagonistes dhôteliens pâtissent-ils de nombreuses souffrances psychologiques avant d'atteindre l'objet de leur quête et, comme nous l'avons déjà mentionné auparavant, chacun décide de partir à l'aventure après le surgissement d'un fait nouveau, que nous allons qualifier d'effet déclencheur. Par exemple, dans *La Maison du bout du monde*, Florent ressent le besoin de s'évader après avoir entendu l'histoire de la chaîne en or, c'est pourquoi l'image de cet objet le hante et, inconsciemment, le pousse vers cet *ailleurs* inconnu :

Cependant, Florent avait parfois des visions rapides dont il prenait à peine conscience. Dans le foyer de la grande cheminée, au milieu des braises, le dessin lumineux de la chaîne d'or pouvait parfois apparaître. Cela passait très vite, et Florent savait à peine qu'il avait vu soudain une image prodigieuse. (Dhôtel, 1970 : 66)

Poussé par une force intérieure qu'il ne parvient point à contrôler, Florent entreprend subitement de partir droit devant lui, au hasard des chemins, à travers

champs, d'un pas de plus en plus rapide, comme si cet *ailleurs* l'appelait. De même, dans *L'Île aux oiseaux de fer*, Julien Grainebis, après le mariage de sa sœur, « éprouva un ennui nouveau » (Dhôtel, 2002 : 12) causé par l'absence, dans la vie quotidienne du héros, de celle-ci. En effet, sa sœur quitte la maison pour vivre son mariage et Julien éprouve une profonde perte. Aussi, décide-t-il de prévenir ses parents qu'il va quitter la maison, ce qui les surprend : « Et c'est ainsi que Julien partit pour le Havre » (Dhôtel, 2002 : 13).

Enfin, dans la nouvelle « Un Adieu, mille adieux », Roland Darmeaux quitte son pays natal après que sa bien-aimée ait pris la fuite en conséquence du timbre désagréable de sa voix :

La voix de Roland ne s'était pas améliorée après tant de mois de silence. Elle le regarda un instant et s'enfuit. Cela se passait encore sur le sentier le long des rails. Il n'acheva pas sa tournée ce jour-là. Il revint à la poste et jeta son sac dans le bureau, puis il partit pour ne plus revenir. (Dhôtel, 2003 : 38)

En somme, les héros dhôteliens partent tous à un moment donné vers une nouvelle destination, motivés par un événement déclencheur qui vient perturber et remettre en cause leur existence jusqu'alors paisible. Tous décident de s'éloigner, voire même de prendre la fuite, d'autres prennent plaisir à s'égarer, à flâner, à rêver : « Il fallait fuir, et comme il avait peur de ce qu'il possédait de plus beau, la plus merveilleuse histoire de son enfance, il lui fallait se jeter à tous les points cardinaux jusqu'à ne plus rien savoir » (Dhôtel, 1970 : 60).

Philippe Vaillant explique que : « les personnages de Dhôtel sont toujours des personnages en mouvement, en quête de quelque chose ou comme s'ils étaient attirés par quelque chose qui les dépasse, et la fin du roman nous dit ce qui les dépasse » (Dhôtel, 1999 : 129).

Or, ce qui les dépasse c'est la vie même et ils finissent tous, sans exception, par revenir au point de départ. Maria Luísa Real insiste d'ailleurs sur le fait que : « le voyage d'apprentissage [reflète] les changements intérieurs subis par un " moi " qui se déplace... » (*Apud* Seizo et Abreu, 1998 : 158) vers un *ailleurs* et non un voyage immobile qui se limite à rêver de pays lointain.

D'autre part, au cours de leur errance, les héros dhôteliens rencontrent de nombreux personnages et certains vont avoir une influence décisive sur eux. Dans le roman, Florent rencontre, en premier lieu, Thomas Roudart, personnage à l'égard de qui il va éprouver une grande amitié et, lorsque ce dernier lui confirme l'histoire de la chaîne en or racontée par sa marraine, il sent dès lors ce besoin de repartir en voyage. Ce

personnage a donc également la fonction de déclencher, chez le héros, la curiosité de s'évader vers l'horizon qui le fascine. Par ailleurs, au cours de son aventure, Florent fait la connaissance de quatre adolescents : Jonas et Apolline, qui vont l'aider durant la quête de la chaîne en or alors disparue, et Olivier et Laure. Une grande complicité naît entre eux, principalement entre Florent et Laure qui, outre une profonde amitié, ressentent les premiers signes d'un amour naissant. Nous assistons donc à un mélange de sentiments entre ces deux personnages. Michèle Monballin ajoute que :

Cela confirme, à l'envi, que le roman de Dhôtel s'ordonne bien autour d'une quête de sagesse, l'initiation consistant à passer de l'ignorance à la connaissance, ce qui équivaut à une transformation morale ("Être meilleur"). Et cette transformation tient lieu de justification à la réussite de la quête (...). (*Apud* Cesbron, 1996 : 235)

De même, dans *L'Île aux oiseaux de fer*, Julien Grainebis décide de voyager après l'annonce du mariage de sa sœur, comme si cette nouvelle avait brisé quelque chose en lui et éveillé ce besoin intérieur de changer de style de vie, afin de se retrouver lui-même. Suite à son départ, il fait la connaissance d'un jeune homme, Daniel, qui vient à son secours quand sa situation est critique ; néanmoins, ce personnage met également la vie de Julien en péril lorsqu'il le jette par-dessus bord. Cette épreuve, une fois surmontée, a pour but de faire avancer le héros dans son aventure et de lui faire connaître des personnages qui vont avoir la fonction de l'orienter et de l'initier aux coutumes des habitants de l'île, de lui enseigner les règles à respecter : Mr Z, le robot, et ses compagnons de travail ont cette fonction dans son apprentissage. Irène, la psychologue de l'île, va, à maintes reprises, lui sauver la vie et finir par s'enfuir de l'île à ses côtés, les deux se libérant, ainsi, de l'emprise des machines. Entre eux se noue un sentiment très fort qui, rapidement, se transformera en amour. André Dhôtel explique à ce propos :

Et je crois que la quête pour moi est au rebours de ce que l'on entend par ce mot d'habitude. Il ne s'agit pas d'une intuition, d'une recherche ou d'une découverte à faire, mais au contraire d'une conduite telle que le héros le plus maladroit tout comme l'auteur puisse trouver une occasion où l'être aimé (la beauté, *l'autre monde*, etc.) vienne vers lui. (*Apud* Cesbron, 1996 : 39)

Il s'avère donc que les aventures des héros mènent tout droit à ce que tout individu recherche, c'est-à-dire, le bonheur d'être aimé, et les différentes péripéties permettent, avant tout, aux personnages d'être apprivoisés et puis d'apprendre que le bonheur se trouve là où ils veulent.

Dans la nouvelle, c'est l'aubergiste qui déclenche le départ de Roland Darmeaux, puisqu'il lui fait prendre conscience de son handicap et de l'effet que celui-ci a sur les autres. Cette découverte le pousse à, d'abord, ne plus vouloir parler, puis, à quitter sa terre natale. Il rencontre deux personnages, à savoir, Sylvie et une autre jeune fille. Une grande complicité s'installe entre Roland et Sylvie, qui se transformera rapidement en amour, mais, au moment même où il décide d'obéir à sa bien-aimée et de recommencer à parler cet amour devient impossible ; le cœur brisé, le héros quitte sa ville natale :

Un jour elle le pressa de parler, le supplia. Pour rien au monde il n'aurait prononcé un mot, mais il fut pris au dépourvu, parce qu'il désirait passionnément connaître son prénom. Il le lui demanda. La voix de Roland ne s'était pas améliorée (...) Elle le regarda un instant et s'enfuit. (...) il partit pour ne plus revenir. (Dhôtel, 2007 : 38)

Par la suite, Roland fait la connaissance d'une autre jeune fille qui devient très rapidement sa fiancée. Mais, en s'apercevant qu'il n'éprouvait aucun sentiment sincère à son égard, il rompt les fiançailles et s'enfuit à nouveau. Comme nous le fait observer Odile Gannier : « Le voyage suppose évidemment une réalité décrite, le référent (parcours, 'choses vues', personnes rencontrées, mœurs entraperçues...) pour lequel se pose le problème du rapport avec le réel de soi » (Gannier, 2001 : 5).

Par conséquent, les trois héros possèdent un parcours assez similaire, dans la mesure où ils sont tous motivés à partir en quête d'aventures, à la recherche du bonheur suite à la découverte d'une annonce qui vient perturber leur quotidien, mais surtout leur équilibre. Nous pouvons conclure que leur existence bascule et que l'horizon, les lieux inconnus leur semblent être la meilleure destination possible. Cet appel intérieur les encourage à partir, à subir un apprentissage qui leur fera prendre conscience d'eux-mêmes.

De plus, et selon Philippe Blondeau : « une aventure dhôtélienne commence presque toujours par une expérience d'égarement : il faut se perdre pour que quelque chose arrive » (Blondeau, 2003 : 251), c'est pourquoi, les héros dhôtéliens finissent tous, sans exception, par errer, vagabonder, à un moment donné, dans des espaces aux caractéristiques labyrinthiques. L'égarement dans ces lieux aux chemins inextricables est propre à la quête qui se veut initiatique.

Aussi faut-il que, par la suite, un événement inattendu ou une rencontre fortuite se produisent : les lieux labyrinthiques, et à la fois idylliques, apparaissent sous les formes d'une forêt, d'une plaine et d'un champ, c'est pourquoi le héros s'y perd, parce qu'il se laisse prendre aux beautés de la nature. Il y erre avec une sensation de plénitude

et non de crainte – tel était le sentiment qu'éprouvait le chevalier du Moyen Âge. Dans le roman, le héros, Florent, est en état d'émerveillement devant les beautés qu'offre la nature, ce qui fait preuve de son jeune âge et son innocence. Henri Bosco affirme à ce sujet que : « Dans la plaine, je suis toujours ailleurs, un ailleurs flottant, fluide. Longuement absent de soi-même, et présent nulle part, j'accorde trop facilement l'inconsistance de mes rêveries aux espaces illimités qui les favorisent » (*Apud* Bachelard, 1957 : 185).

Un autre espace est également à l'origine de l'égarement du héros : la gare. À ce propos, Philippe Blondeau souligne que « La gare, si présente dans les romans dhôteliens, peut également être considérée comme un avatar de ce motif de l'éloignement » (*Apud* Dhôtel, 2006 : 97-98). Mais il faut, pour cela, aussi, que le personnage soit jeune et innocent pour se laisser aller au rêve, à l'évasion par l'imagination :

Florent s'approcha d'une palissade et vit rouler le train. Il connaissait les avions qui passaient loin au-dessus de Prébail, mais les trains restaient pour lui un mystère. Sur des wagons, il lut des noms de villes qui étaient aussi sur les cartes de son livre de géographie. C'était beau de savoir que ces wagons seraient bientôt dans ces pays nommés. (Dhôtel, 1970 : 74-75)

Ainsi, par le biais de ses récits de voyage, Dhôtel situe les espaces du dévoilement de la vérité au centre même de l'intrigue : dans *L'Île aux oiseaux de fer*, la mer, et plus précisément l'île où Julien Grainebis vient s'échouer après avoir été jeté par-dessus-bord, sont les lieux du danger, mais aussi de la découverte de la vérité. Gaston Bachelard considère d'ailleurs qu'« en fait, le saut dans la mer ravive plus que tout autre événement physique, les échos d'une initiation dangereuse, d'une initiation hostile » (Bachelard, 1991 : 222). En effet, le héros subit des mésaventures périlleuses bien avant d'arriver sur l'île, dans la mesure où, en pleine mer, il est entouré par des requins. Par la suite, un espace mythique prend place et met d'immédiat le lecteur en alerte, puisque : « [l]es îles mirifiques se situent toujours, séparées du monde connu par de longs, trop longs jours de navigation, dans un Océan inconnu » (Gannier, 2001 : 21). Dhôtel insiste, d'ailleurs, sur le fait que certains endroits de l'île sont restés « sauvages » et que le mode de vie des habitants est très différent de celui auquel Julien est accoutumé, les mœurs y étant quelque peu étranges et le temps y perdant toute sa valeur :

L'île représente l'ailleurs du continent dhôtelien, mais comme tout ailleurs, elle suscite à son tour le désir d'un ailleurs, en sorte que ce qui était refoulé risque de faire retour. L'île,

territoire de la rupture, sera perçue tour à tour comme un espace anti-dhôtelien, comme un espace d'une initiation et comme un lieu de critique. (Perry, 2006 : 70)

Cette étape de la quête une fois dépassée, le héros réussissant à échapper de l'île, se produit un recommencement. L'île, en tant que lieu de renaissance, mais également de transformation, est un passage de l'adolescence à l'âge adulte. Edith Perry complète ainsi notre idée au sujet de cet espace privilégié :

(...) le héros ne quitte plus l'espace originaire pour partir à la recherche d'un être cher ou d'un pays perdu, il part pour se perdre, disparaître et revenir autre. L'île sera alors l'espace d'une transformation qu'elle métaphorise en se transformant elle-même (...).

(...) On peut alors se demander si l'exploration de l'île ne figurerait pas une quête de soi et si cet exil insulaire ne serait pas une épreuve initiatique permettant au protagoniste de passer de l'adolescence à l'âge adulte. (Perry, 2006 : 74)

Rappelons aussi que la mer doit également être envisagée comme un espace symbolique dans le récit de voyage, dans la mesure où elle inspire les péripéties, l'aventure vers une destination lointaine. De par son immensité, elle suggère également le mystère et la découverte de lieux inconnus. Certes, Julien Grainebis a un début d'initiation très dangereux – lorsqu'il se retrouve seul en pleine mer, encerclé par des requins – et cela va continuer, par la suite, puisque les habitants de l'île lui sont également hostiles. Nous estimons donc que la quête intérieure de ce personnage est plus difficile et audacieuse dans la mesure où, intrépide, il prend des risques pour parvenir à s'affirmer et à se retrouver lui-même.

Les héros de Dhôtel – à la ressemblance de son créateur – ne peuvent s'empêcher d'errer, de vagabonder, comme s'ils étaient envoutés par la nature et par toute la banalité ou la simplicité qui en fait partie : « quelle que soit la banalité des lieux explorés, ils sont prétextes à une expérience dont le caractère initiatique est perçu par le personnage lui-même » (Blondeau, 2003 : 252).

Les personnages semblent aller et venir au petit bonheur la chance mais s'ils errent, ce n'est pas par ennui ou par désespoir : c'est qu'ils espèrent toujours trouver un autre lieu, qui ne correspond pas nécessairement à une destination précise, qui n'est parfois qu'une image, ou un rêve, souvent tout proche de la réalité présente. (Blondeau, 2003 : 259)

Dans le récit de voyage, nous observons que les déplacements des héros à travers l'espace (maritime ou terrestre) s'avèrent être, selon Wladimir Kryszynski, un « obstacle, [un] danger, [voire même une] embûche » (*Apud* Seixo et Abreu, 1998 : 290). C'est

pourquoi ces héros, en quête, prennent parfois de mauvaises décisions au cours de leur parcours initiatique et quelques incidents finissent, inévitablement, par se produire malgré eux et à leurs dépens.

Nos trois protagonistes peuvent soit commettre des erreurs, soit être victimes d'injustice ou faire face à des incidents de parcours. Mircea Eliade fait le commentaire suivant : « toute initiation, de quelque ordre qu'elle soit, comporte une période de ségrégation et un certain nombre d'épreuves et de tortures » (Eliade, 1957 : 102). En effet, Dhôtel sème les chemins de ses héros d'embûches qui déclenchent des mésaventures et rendent leur voyage initiatique difficile, toutefois, il est clair que celles-ci sont absolument nécessaires à l'apprentissage de l'initié.

Aussi, dans le roman, Florent est-il accusé injustement du vol de la chaîne en or qui a disparu. Il part donc à sa recherche, en quête de justice et par là-même prouver son innocence et son honnêteté. Or, c'est un mauvais choix, le fait de fuir et de ne pas s'expliquer fait que les autres le considèrent coupable : « De quoi l'accusait-on ? Il s'en doutait, bien sûr » (Dhôtel, 1970 : 89).

Dans *L'Île aux oiseaux de fer*, le héros, Julien Grainebis, est victime de plusieurs incidents qui font qu'il est jeté par-dessus bord par son ami Daniel et se retrouve alors en mer et entouré de requins : « A un moment Julien Grainebis aperçut tout près de lui le corps d'un requin (...) » (Dhôtel, 2002 : 27). Par ailleurs, de nombreuses mésententes entre Julien et les oiseaux de fer viennent compliquer sa situation, ceux-ci voulant, à maintes reprises, l'exterminer. Ces discordes sont causées par notre héros, qui ne respecte pas les règles imposées par les robots et prend des décisions irréfléchies : « Les oiseaux s'abattirent autour d'eux, balançant leurs becs menaçants à la manière des vautours. Sans doute ils ne savaient comment intervenir, pour se jeter sur Julien sans heurter l'enfant, qui n'était pas l'objet de leur colère mécanique » (Dhôtel, 2002 : 70).

Les péripéties de la nouvelle ne sont pas aussi dramatiques et périlleuses que celles des œuvres précédentes, tout se déroulant, surtout, au niveau psychologique et émotionnel. Deux incidents viennent, néanmoins, compliquer la quête de notre personnage : la rupture de la complicité amoureuse entre notre héros, Roland Darmeaux, et Sylvie, puis l'annulation des fiançailles avec l'autre jeune fille, à la suite d'une décision précipitée et irréfléchie : « Non je ne veux pas me taire. Je suis toujours horriblement désagréable. Mais je voulais te revoir une fois. Va-t'en ! » (Dhôtel, 2003 : 42).

Une fois surmontées toutes les étapes de son apprentissage, le héros dhôtelien s'aperçoit, plus ou moins tôt ou plus ou moins tard, que son bonheur se trouve là où il a toujours vécu et que la félicité se trouve, en fait, dans les gestes simples, dans la vie quotidienne qu'il mène auprès de sa famille et de ceux qui l'aiment. Les péripéties, les

défis qu'ils ont dû affronter l'ont aidé à grandir, à acquérir de l'expérience, à savoir observer ce qui l'entoure et à accepter la réalité, malgré les difficultés et la monotonie qui l'accompagnent. Dans ce sens, leur parcours initiatique s'achève en laissant place à une nouvelle-même réalité : ils reviennent au point de départ pour ne plus repartir à la recherche d'un bonheur lointain, puisqu'ils l'ont découvert dans le présent.

2 – La re-découverte de soi, le bonheur re-trouvé

Comme le remarque Robert Mauzi (Mauzi, 1960 : 14), en littérature l'idée du bonheur est une source d'inspiration séculaire. Effectivement, la conception de l'idée de bonheur a passionné les philosophes du XVII^e siècle et continue, aujourd'hui encore, à susciter l'intérêt de nombreux écrivains, de dont témoignent œuvres d'André Dhôtel. Robert Mauzi ajoute : « Le bonheur est une plénitude de l'âme, qui demeure en deçà des passions, et où règne une raison transparente, mais non point ascétique, gouvernant les jouissances naturelles qui n'impliquent aucun risque de division et rejetant fermement toutes les autres » (Mauzi, 1960 : 21).

La conquête du bonheur est donc un idéal à atteindre, un sentiment unique et personnel que l'individu doit définir selon ses critères de plaisir. Propre à la condition humaine, ce sentiment est amplement discuté par philosophes, écrivains, psychologues, sociologues... Pour André Dhôtel, le bonheur se mérite et s'acquiert par le processus d'apprentissage, par le biais de l'observation du monde, mais également grâce aux expériences de vie, qui fortifient la personnalité et l'âme. Aussi les héros dhôtelien partent-ils en quête de leur identité mais surtout du bonheur :

Le voyage donne à ces romans leur sujet et leur principe d'unité, la matière des péripéties, le rythme ; par lui se révèlent ou s'accomplissent les personnages et, par-delà ces aventures grotesques ou épiques, l'auteur songe à un autre voyage, celui de l'homme pendant son existence. (Bourneuf et Ouellet, 1975 : 99)

Le procédé de déplacement le plus valorisé par Dhôtel est la marche à pied, en effet « Seule la marche à pied permet de connaître vraiment le paysage, et pas seulement les étapes ou les images fugitives. Elle permet d'entrer en communication sereine avec le monde » (Gannier, 2001 : 104). Par conséquent, et parce que les héros dhôtelien portent un regard attentif à leur alentour, la marche à pied leur permet de découvrir et/ou redécouvrir des paysages familiers ou nouveaux, mais principalement de prendre le temps de chercher dans leur intérieur ce qu'ils pensent avoir perdu ou égaré et, ainsi, se retrouver à eux-mêmes.

Dans ce sens, et en reprenant, en partie, Roland Bourneuf et Réal Ouellet : « le voyage qui ouvre l'espace aux hommes apparaît comme une promesse de bonheur » (Bourneuf et Ouellet, 1975 : 126). C'est grâce à cette errance donc que les héros réalisent leur destin, accomplissent leur quête, se re-trouvent, mais aussi ressentent un profond bien-être intérieur. Le bonheur, pour Dhôtel, se construit donc spontanément, par le biais d'un voyage sans destination, d'une errance qui permet à l'âme de vagabonder vers des contrées lointaines, vers un *ailleurs* qui se trouve, en fait, à l'intérieur de l'être lui-même :

Il est, certes, tentant de voir, dans un univers romanesque où le mystère a tant de place, l'expression d'une quête intérieure, d'un itinéraire spirituel qui justifierait le caractère parfois déconcertant des personnages ainsi que la présence d'un ailleurs ou d'un au-delà inaccessible. (Blondeau, 2003 : 56)

Il s'agit bien, au fond, de "neutraliser" l'espace, de l'occuper à titre gratuit et transitoire, comme s'il fallait toujours passer outre, aller vers quelque invisible lumière. Si les lieux sont le plus souvent vides et neutres, c'est finalement que les personnages ont besoin de cette vacuité, au point d'en faire parfois le but véritable de leurs pérégrinations (...). (Blondeau, 2003 : 258)

De façon paradoxale, un sentiment de plénitude envahit nos héros dès qu'ils quittent leur environnement quotidien, mais aussi lorsqu'ils atteignent leur « Graal », c'est-à-dire, leur bonheur. En effet, en partant, en quittant leur quotidien, un dépaysement géographique, mental et cognitif s'opère chez ces derniers. Leur âme n'est empreinte que de sensations et se maintient en état d'alerte pour capter tout ce que la nature lui offre. La reconnaissance une fois effectuée, les héros s'étant rendus compte que le bonheur se trouve à l'intérieur d'eux-mêmes, la sérénité, l'épanouissement s'installent. Par conséquent, les héros partent tous en quête d'eux-mêmes, d'un bonheur perdu, égaré en cours de chemin et qu'il faut avec hâte retrouver. Raymond Christinger observe à ce propos que : « Pour chaque individu l'univers se compose de lui-même et d'un domaine qui lui est d'abord étranger mais qu'il cherche à maîtriser, physiquement et intellectuellement, par une démarche d'ordre général, éternelle : le besoin de [se] connaître » (*Apud* Lamas 1997 : 453).

Dans *Le Récit poétique*, Jean Yves Tadié affirme que le voyage et le dépaysement permettent de représenter mentalement le trajet du voyageur :

Départs sans arrivée, attente de l'inconnu et non des poteaux indicateurs, solitude, malédiction de la révolte (Rimbaud), transgression de l'interdit, quête de l'absolu. Le

chemin, dans tous les récits poétiques du XX^e siècle, réveille les routes endormies de l'*Odyssée*, des *Romans de la Table Ronde*, de *Don Quichotte*, des *Récits d'un pèlerin russe*. (*Apud* Gannier, 2001 : 115)

Dans la littérature, le voyage initiatique, comme épreuve de formation, est fréquent. L'exil est aussi un thème moteur. Le voyage et le retour sont des pièces essentielles du récit, dans lequel, typiquement, un jeune homme apprend ce que c'est que le monde, et se découvre aussi lui-même, dans une situation extrême. Ce n'est que par le retour devant ses pairs et ses juges que le héros se valide comme tel. (Gannier, 2001 : 121)

Tout comme les personnages du XIX^e siècle, les héros dhôteliens sont poussés par l'envie de vagabonder et de découvrir le monde, et leur expédition passe par des terres et contrées distantes, mais la satisfaction n'est atteinte que lorsque, finalement, se produit le retour auprès de leur famille. Selon Max Bilen « Il s'agit, toujours d'un cheminement initiatique : retour individuel à l'origine, passage et renaissance. » (*Apud* Brunel, 1988 : 966). Il ajoute également :

On n'est pas peu surpris de constater que l'initiation du héros mythique, reproduite dans l'itinéraire du personnage romanesque peut être mise en évidence dans le cheminement créateur qu'il est écrit par les auteurs eux-mêmes. Dans un premier temps : impression de chaos ; état d'absence et de manque, égarement, détresse, déperdition de soi, rupture et séparation, solitude, impersonnalité, dispersion ; dans un second temps. A la suite d'un sentiment de renaissance : rassemblement, cohésion, autonomie, allégresse, extase ; enfin, dans un troisième temps : métamorphose, reconnue à la découverte de l'unité. (*Apud* Brunel, 1988 : 967-968)

De ce voyage initiatique résulte, incontestablement, un tourbillon de sentiments et de situations permettant aux personnages dhôteliens d'expérimenter « ce sentiment de renaissance » et de prendre, finalement, conscience de la réalité, pour évoluer et apprécier leur existence. Comme le soutient Marguerite Cécile Albrecht : « Alors il devient clair que ces voyages sont davantage des voyages dans le temps de l'intelligence et l'espace du cœur – qu'ils sont la quête toujours recommencé de nos expériences, de notre recherche de l'idéal » (*Apud* Cesbron, 1996 : 163).

Par ailleurs, il est intéressant de constater que notre écrivain-voyageur concède à ses protagonistes quelques caractéristiques qui appartiennent au personnage légendaire Dom Juan : le goût pour l'aventure, pour la quête, pour le changement et pour l'évasion. De plus, comme le dit Pierre Brunel : « Don Juan donne l'illusion du changement par sa mobilité » (Brunel, 1988 : 485) et, curieusement, les héros dhôteliens éprouvent ce

besoin de changement et décident de partir eux aussi, victimes de ce sentiment, de cette chimère.

Tout comme Don Juan, qui part en quête d'un idéal féminin, les héros dhôteliens partent, eux, en quête du bonheur, mais le fait est que, dans tous les cas, la découverte du bonheur se trouve associée à un personnage féminin et à la découverte de l'amour. Nos trois héros, lors de leur quête, rencontrent une jeune fille qui va leur venir en aide. Elles ont toutes trois, donc, les mêmes fonctions : celles d'aider le héros à avancer dans sa quête, de lui faire découvrir les effets de l'amour et de, par conséquent, participer à son bonheur. La complicité qui s'établit entre eux est, dès les premiers instants de leur rencontre, évidente, mais les jeunes filles ne vont hanter l'esprit de nos jeunes héros que lorsque surgit un nouveau sentiment : l'amour. Dans ce sens, Marc Eigeldinger ajoute que : « Le personnage mythique, de même que le poète, a revêtu 'le manteau voyageur', grâce auquel il accélère le rythme de l'aventure dans l'espace aérien, terrestre et maritime, à la poursuite de « cette femme inconnue » qui se dérobe à lui » (Eigeldinger, 1987 : 27) Philippe Blondeau partage, lui-même de cette idée :

Dans tous les cas, la femme est d'abord une représentation privilégiée du mystère qui s'impose au héros à un certain moment de son existence. En terme de fonctions actantielles, elle remplit parfaitement son rôle d'objet de la quête et c'est pourquoi, autant le héros dhôtelien est un être simple et sans histoire, autant l'héroïne, bien qu'évoluant dans la même réalité banale, tend à se constituer comme une image symbolique. (Blondeau, 2003 : 162)

En somme, les héros dhôteliens sont tous à la recherche d'un idéal qu'ils pensaient avoir disparu. Toutefois, le voyage initiatique entrepris par chacun d'eux est le témoignage d'une redécouverte de soi, de sensations qu'ils jugeaient avoir perdues, bien que présentes dans la vie quotidienne de l'homme. Dhôtel fait de ses êtres de papier des êtres pleins de rêve, en soif d'aventure, d'amour, mais surtout de liberté. Max Bilen pense, à propos du voyage initiatique, que :

Le poète, à travers un itinéraire initiatique (impersonnalisation, nouvelle naissance, transmutation ontologique) pareil à celui du héros mythique (épreuves, révélation, apothéose) témoigne de la nostalgie en nous d'une aventure solitaire qui entretiendrait constamment en l'homme le besoin de liberté et d'amour, par laquelle l'écriture égalerait la vie, devenue autre. (*Apud* Brunel, 1988 : 968)

Sur la question du bonheur toujours, nous pouvons suivre Charles Porset pour qui : « le bonheur n'est pas un don, mais le résultat d'un effort, de la volonté d'être

heureux » (*Apud* Biondi et al., 1995 : 487). Voilà pourquoi la quête dhôtelienne n'a pas pour seul but d'assouvir le désir constant de bonheur des héros, afin d'apaiser leur âme tourmentée, mais permet également de remettre en cause leur propre existence :

La quête du bonheur se révèle essentielle pour l'homme. Il ne s'agit pas d'un luxe de la réflexion philosophique, mais de la remise en question des raisons même de vivre, de la recherche d'un accord nécessaire entre les exigences les plus primitives, émanant des régions obscures de l'existence, et les aspirations les plus élaborées de la conscience. (...) On verra tout le mal qu'il se donne pour être heureux, et la part d'erreurs et d'égarements qui entravent sans cesse une chasse maladroite : cela, c'est ce qui revient en propre à la liberté humaine. (Mauzi, 1960 : 81)

En outre, les héros sont des personnages réservés et solitaires et, par conséquent, cette quête, en tant qu'apprentissage, n'est réussie que s'ils comprennent que leur bonheur passe par la relation et le partage avec autrui. À la fin de leur recherche, ils ne peuvent plus vivre séparés du reste du monde. Jacques D'Hondt explique, à ce sujet que : « La raison en est que tous les éléments qui font partie du concept du bonheur sont dans l'ensemble empiriques (...). Toutefois la revendication du bonheur, même abstrait, est mobilisatrice et chacun la recherche » (*Apud* Biondi et al., 1995 : 270).

Dhôtel pourvoit donc ses héros de multiples propriétés, mais toutes visent l'obtention d'un même résultat : la re-découverte de soi/la re-découverte du bonheur. Aussi, au cours de leur parcours, traversant chemins, champs ou sentiers, sur terre ou alors en pleine mer, tous partent-ils, sans exception, à la quête d'un absolu. Motivés par une exaltation incontrôlable, ils marchent tous en direction de l'aventure, à la poursuite d'un idéal. Bien qu'éloignés, et le plus souvent égarés, du chemin qui les mène au réconfort de leur foyer, ces derniers s'éblouissent devant le paysage et Dhôtel se complait à nous le retracer, avec minutie, comme en nous invitant à la contemplation de ces lieux. De plus, coïncé entre le monde réel et le monde imaginaire, le narrateur s'applique à évoquer toutes les étapes et les épreuves accomplies par le personnage principal, tous les obstacles survenus durant cette conquête aux effets magiques : « (...) si vous vous mettez en quête vous piquez droit dans des lieux communs : vous cherchez un clocher, un champ, un point de vue maintenant si vous ne vous attendez à rien, vous serez surpris par des choses insoupçonnables » (Dhôtel, 1999 : 108).

Intervient alors la thématique de l'égarement, car, comme l'observe Marianna Antonella Todero : « Dans des lieux nuls, où le ciel se joint avec la terre, il est normal que les points de repères se brouillent et que les personnages s'égarerent et marchent au hasard » (Todero, 2006 : 128). Et d'ajouter : « Dhôtel, par sa capacité de superposer l'ici

et l'ailleurs peut être catalogué parmi 'ces magiciens du regard, qui dans le banal quotidien, s'acharnent à ouvrir des perspectives autres » (Todero, 2006 : 132).

Dhôtel conçoit que le mystère peut surgir au cours d'un événement, d'un rebondissement, à un moment donné de l'action, pour faire du voyage une aventure inattendue. C'est dire, finalement, comme l'a justement observé S. L. Beckett que la « démarche poétique elle-même constitue un voyage d'exploration, voire une quête. » (*Apud* Cesbron, 1996 : 141).

Bibliographie

- BACHELARD, Gaston (1978 [1957]). *La Poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- BACHELARD, Gaston (1991). *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : José Corti.
- BIONDI, Carminella, et al. (1995). *La Quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée françaises : mélanges offerts à Corrado Rosso*. Genève : Droz.
- BLONDEAU, Philippe (2003). *André Dhôtel ou les merveilles du romanesque*. Paris : L'Harmattan.
- BLONDEAU, Philippe (2006). « Dhôtel citadin ». *Cahiers André Dhôtel : Les lieux d'André Dhôtel*. Paris : La route inconnue, pp.95-102.
- BOURNEUF, Roland, OUELLET, Réal (1975). *L'Univers du roman*. Paris : PUF.
- BRUNEL, Pierre (1988). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris: Éditions du Rocher.
- CESBRON, Georges (1998). *Colloque André Dhôtel – Angers 6 et 7 Décembre 1996*. Angers : Presses de l'Université d'Angers.
- DHÔTEL, André (1970). *La Maison du bout du monde*. Paris : Pierre Horay.
- DHÔTEL, André (1999). *Ardennes : "Le Pays où l'on arrive jamais"*. Tournai : La Renaissance du Livre, Terres de mémoire, pp. 128-129.
- DHÔTEL, André (2002 [1956]). *L'Île aux oiseaux de fer*. Paris : Bernard Grasset, Les Cahiers rouges.
- DHÔTEL, André (2003). *Un Adieu, mille adieux*. Paris : Gallimard.
- EIGELDINGER, Marc (1987). *Mythologie et intertextualité*. Genève : Éditions Slatkine.
- ELIADE, Mircea (1957). *Mythes, rêves et mystères*. Paris : Gallimard, NRF.
- GANNIER, Odile (2001). *La Littérature de voyage*. Paris : Ellipses.
- LAMAS, Estela Pinto Ribeiro (1997). « A errância do mito ou o mito da errância no conto tradicional português », in Ana Margarida Falcão, Maria Teresa Nascimento, Maria Luísa Leal (orgs.). *Literatura de Viagem. Narrativa, história, mito*. Lisboa: Edições Cosmos, pp. 447-453.

MAUZI, Robert (1960). *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*. Paris : Armand Colin.

PERRY, Edith (2006). « Les Romans insulaires d'André Dhôtel, *L'Île aux oiseaux de fer et Ce lieu déshérité* ». *Cahiers André Dhôtel : Les lieux d'André Dhôtel*. Paris : La route inconnue, pp.69-82.

SEIXO, Maria Alzira, ABREU, Graça (1998). *Les Récits de voyages Typologie, historicité*. Lisboa : Edições Cosmos.

TODERO, Marianna Antonella (2006). « Dhôtel : le chercheur d'un nouvel espace ». *Cahiers André Dhôtel : Les lieux d'André Dhôtel*. Paris : La route inconnue, pp.116-131.

TODOROV, Tzvetan (1971). *Poétique de la prose*. Paris : Seuil.